



HAL
open science

Le sanctuaire gallo-romain

Martine Joly

► **To cite this version:**

Martine Joly. Le sanctuaire gallo-romain. Gallia - Archéologie de la France antique, 2007, Epomanduodurum, une ville chez les Séquanes : bilan de quatre années de recherche à Mandeure et Mathay (Doubs), 64, pp.390-395. 10.3406/galia.2007.3320 . hal-01911679

HAL Id: hal-01911679

<https://hal.science/hal-01911679>

Submitted on 7 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le sanctuaire gallo-romain

Joly Martine

► **To cite this version:**

Joly Martine. Le sanctuaire gallo-romain. Gallia - Archéologie de la France antique, CNRS Éditions, 2007, Dossier : Epomanduodurum, une ville chez les Séquanes : bilan de quatre années de recherche à Mandeure et Mathay (Doubs), 64, pp.390-395. 10.3406/galia.2007.3320 . hal-01911679

HAL Id: hal-01911679

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01911679>

Submitted on 7 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Tintignac suggèrent, sinon une fabrication par un même atelier, au moins l'existence d'un même modèle.

L'importance du sanctuaire gaulois de Mandeupe peut se déduire du nombre et de la qualité des objets découverts au XIX^e s., mais aussi de la construction, au Haut-Empire d'un complexe monumental associant théâtre (l'un des plus grands de Gaule par ses dimensions), temples et probablement thermes. La ville florissante du Haut-Empire se trouve ainsi au bout d'un processus initié avec la naissance d'un grand sanctuaire de territoire, vers la fin du IV^e s. ou le début du III^e s. av. J.-C. L'emplacement du sanctuaire de Mandeupe, à la croisée de deux axes majeurs de communication, dans une zone de transition entre les territoires séquane et rauraque (Fichtl, 2000 ; Jud, Kaenel, 2002), était propre à favoriser l'émergence d'un pôle de peuplement et une dynamique proto-urbaine.

P. B.

LE SANCTUAIRE GALLO-ROMAIN

HISTORIQUE DES RECHERCHES

Les premières trouvailles sur le site du Clos du Château remontent au XVIII^e s. L. Parrot effectue, en effet, quelques recherches sur ce lieu, entre 1783 et 1785. Les résultats sont rapportés dans une note manuscrite du 23 mars 1785 et une conférence du 20 avril 1785 à l'Académie de Besançon, et ses travaux seront « pillés » par C. Duvernoy (Jeannin, 1986, p. 43). Au XIX^e s., F. Morel-Macler signale la découverte, en 1837, de fragments d'architecture trouvés « dans les derniers vestiges au midi du Doubs, sur la rive droite » (Morel-Macler, 1847, pl. 4 et 5). À cet endroit, s'élevaient encore à cette époque des vestiges imposants, sous la forme de trois énormes murs. La récupération de matériaux pour la construction est à l'origine d'une série de découvertes fortuites, en 1880-1881, qui attirèrent l'attention de deux notables et érudits locaux, C. Duvernoy et H. L'Épée (Castan, 1882, p. 264 ; Jeannin, 1986). Ceux-ci vont entreprendre les premières fouilles « scientifiques », en 1882 et 1883 ; ils tentent de « canaliser » les actions des paysans locaux, de faire dégager l'ensemble des vestiges et d'en établir le plan. Ces recherches eurent lieu dans un climat difficile, chaque propriétaire d'une des nombreuses parcelles concernées cherchant à tirer un bénéfice des objets mis au jour en les vendant au plus offrant. En 1883, C. Duvernoy présente les découvertes à la Société des Antiquaires de France et à la Sorbonne (27 juin 1887), exposés qui donnent lieu à un

article publié à la fois dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* de 1882 (Duvernoy, 1883a) et dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France* (Duvernoy, 1883b). L'édifice est alors interprété comme une basilique gallo-romaine, située à l'intérieur de l'enceinte d'un marché aux chevaux, en raison de la grande quantité de monnaies et de clochettes mises au jour à cet emplacement.

En fait, les recherches de « trésors » sur les différentes parcelles du site ont continué jusqu'en 1914 et les objets recueillis furent dispersés, au gré des ventes, dans les collections de plusieurs musées (dont ceux de Besançon, Montbéliard, Belfort, Mulhouse, Bâle, Saint-Germain-en-Laye).

Enfin, en 1933, H. Koethe identifie les vestiges comme les restes d'un sanctuaire gallo-romain (Koethe, 1933). En 1986, Y. Jeannin décrit l'édifice, désigné sous le terme de « temple gaulois », comme un « temple à base rectangulaire [...] » (Jeannin, 1986, p. 53). Les publications postérieures se contentent de paraphraser cette description.

La documentation graphique disponible est constituée par le plan des fouilles de 1882, effectué le 27 juin 1883. Ce dernier a été publié par C. Duvernoy (1883a et b) (fig. 19). Cet auteur présente dans ces deux articles un compte rendu des fouilles réalisées, ainsi qu'un inventaire succinct des découvertes les plus spectaculaires. En outre, les archives du musée conservent un document manuscrit, dit plan Barbier, établi en 1893 (Jeannin, 1986, p. 44, p. 47, p. 57, note 6 et fig. 15, p. 65). Sur ce plan en quatre feuilles, à l'échelle 1/1250, prenant pour fond le cadastre de 1845, sont localisés le théâtre et le sanctuaire, ainsi que les murs relevés par F. Morel-Macler en 1824 (fig. 3). Quelques murs inexistantes sur le plan de 1882 y figurent. L'ensemble a été réuni et analysé par Y. Jeannin, vers le milieu des années 1980 (Jeannin, 1986). Par la suite, les informations ont été reprises dans diverses publications consacrées à Mandeupe et qui évoquent le sanctuaire (voir en particulier : Frézouls *et al.*, 1988). Il semble cependant utile de reprendre la documentation afin de tenter d'interpréter objectivement les découvertes du XIX^e s. Les plans conservés montrent un ensemble qui comporte une enceinte ovale, à l'intérieur de laquelle prend place une construction de plan quadrangulaire.

L'ENCEINTE

L'enceinte présente une forme ovale, d'un diamètre de 117,80 m (sens est-ouest) par 110,70 m, et dessine un polygone à 36 côtés ; elle couvre une surface de plus de

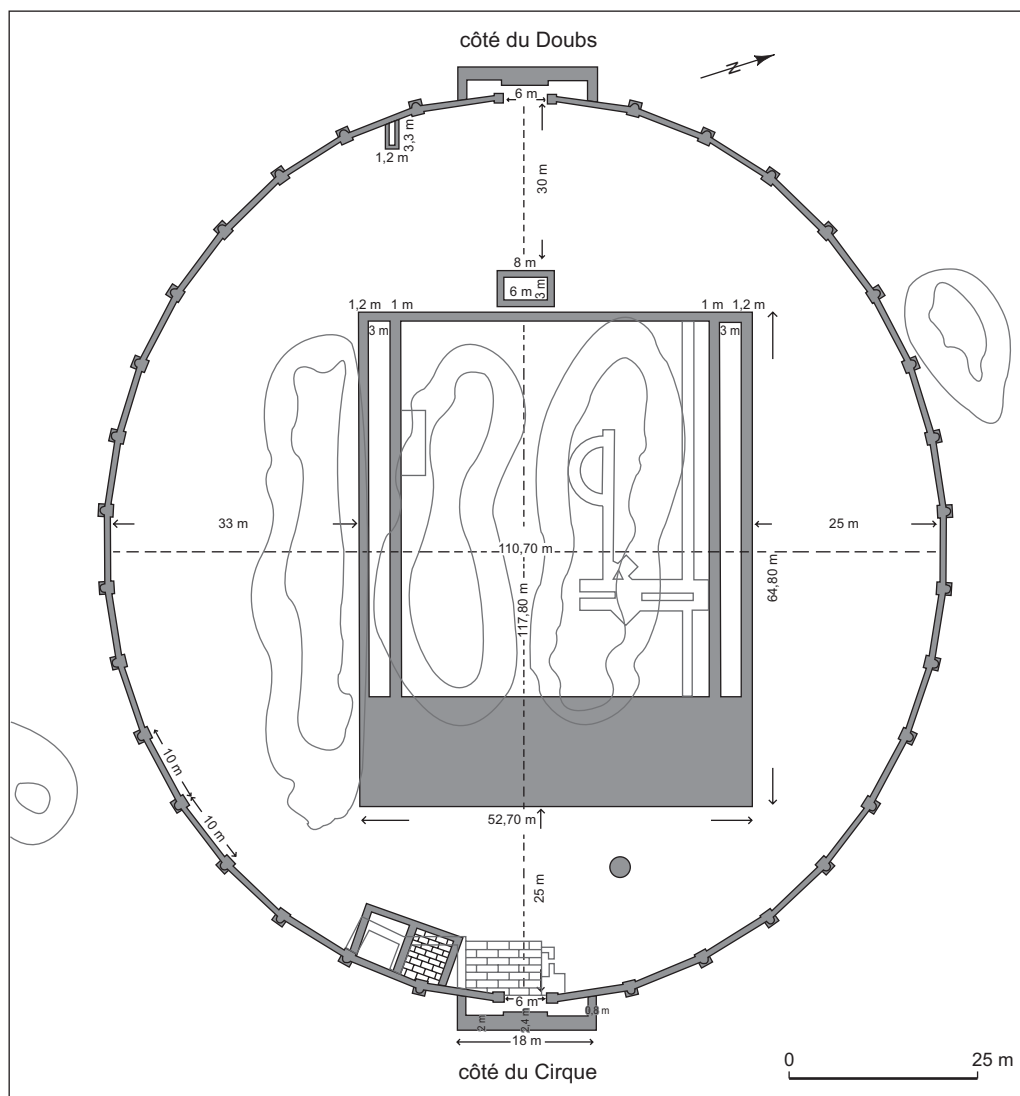


Fig. 19 – Le Clos du Château à Mandeuve. Plan synthétique du sanctuaire (d'après Duvernoy 1883 ; plan Barbier, Société d'émulation de Montbéliard, inédit ; DAO : B. Dupéré).

1 ha. Elle se compose d'un mur de 0,60 m d'épaisseur, sur une base de 0,80 m de construction soignée, réalisée en moellons de pierres de 13 cm x 7 cm, comme ceux du théâtre. Chaque pan du polygone mesure 10 m de large, à l'exception des deux pans utilisés pour les accès, qui se réduisent à 6 m de large. C. Duvernoy donne un relevé détaillé d'une coupe réalisée en 1882. Chacune des extrémités des pans est marquée côté externe par une demi-colonne engagée, de 0,70 m de diamètre, et côté interne par un ressaut.

L'accès se faisait par deux entrées diamétralement opposées, situées dans le grand axe du périmètre. Seul le dispositif occidental a été observé et décrit par C. Duvernoy.

Il est constitué d'une plate-forme formée d'un mur de 2 m à 2,40 m d'épaisseur en façade et large de 0,80 m en retour, placé contre l'ouverture. L'entrée mesure 18 m de large et 6 m de profondeur (hors œuvre). Deux cubes de 1,20 m constituant les bases de colonnes ou de piédroits ont été retrouvés en place, de chaque côté, et sont indiqués sur le plan. À partir des données orales recueillies au XIX^e s., C. Duvernoy a reconstitué l'entrée orientale de manière symétrique. L'accès peut ainsi se faire par une porte située face au Doubs et l'autre, face au théâtre. Or, seule l'ouverture orientale est attestée par les découvertes de terrain, la seconde doit donc être prise en compte de manière hypothétique.

LE BÂTIMENT

À l'intérieur de l'espace délimité par l'enceinte ovale prend place une construction. Elle ne se situe pas au centre de l'enclos, mais est légèrement décalée vers la partie septentrionale de l'enceinte, à 33 m du côté sud et à 25 m du côté nord.

D'après le plan sommaire publié par C. Duvernoy (1883a et b), le bâtiment présente une forme rectangulaire. L'auteur indique les dimensions suivantes : 65,80 m de long par 52 m de large. Or, le plan donne des cotes un peu différentes : 64,80 m de long (sens est-ouest) par 52,70 m de large. Les murs extérieurs mesurent 1,20 m d'épaisseur.

À l'intérieur, sur chacun des deux côtés nord et sud, un mur de 1 m d'épaisseur prend place à 3 m de distance du précédent et délimite l'espace principal, qui mesure 41,60 m par 50 m (dimensions intérieures) ; celui-ci est donc bordé d'un aménagement allongé, de 3 m de large.

En avant, à l'est, se trouve une plate-forme, de 52,70 m de large par 14 m de profondeur. Un escalier d'accès, en partie conservé, est brièvement mentionné par C. Duvernoy, mais il ne figure pas sur le plan. Il donnait accès à l'espace antérieur qui était élevé sur un *podium* de 0,80 m à 2 m de haut.

L'édifice présente une orientation est-ouest, contrairement à ce que l'on voit sur le plan publié par C. Duvernoy qui révèle un décalage de quelques degrés par rapport à l'axe est-ouest et s'ouvre vers l'est.

Sur le plan manuscrit de la Société d'émulation de Montbéliard, conservé au musée figurent quelques indications supplémentaires. Côté nord, un mur parallèle et de même largeur que le précédent, prend place à 1,50 m. À l'intérieur, à environ 9 m, un dispositif formé d'un mur parallèle à ceux-ci et présentant, côté sud, un aménagement en hémicycle est dessiné. Il est muni, côté est, de deux murs (ou d'un mur double ?) qui rejoignent les deux premiers murs septentrionaux.

D'autres tronçons (de murs ?) portés sur le plan semblent appartenir à des dispositifs non contemporains ou repérés de manière trop lacunaire. Enfin, c'est à l'emplacement des trois murgers, qui présentent une orientation comparable aux murs du bâtiment, que F. Morel-Macler a recueilli des fragments d'architecture.

C'est à partir de ces données et des fragments d'architecture retrouvés, que le bâtiment a été interprété comme un temple de plan classique, possédant une *cella* rectangulaire, installée sur un *podium*, auquel on accédait par un escalier (Jeannin, 1986, p. 53-54).

LES AUTRES CONSTRUCTIONS

Côté est, devant le massif rectangulaire, un aménagement circulaire (ou carré d'après le plan de la Société d'émulation de Montbéliard), d'environ 2,50 m de diamètre, figure sur les plans. Il n'est pas décrit dans la publication. Il peut s'agir de l'emplacement d'un autel ou encore d'une base de statue.

Côté ouest, à 0,50 m du mur arrière du massif rectangulaire, est dessinée une petite construction, de 6 m de long par 3 m de large, qui possédait des murs de 0,80 m d'épaisseur et une voûte d'arête à quatre pans, partiellement conservée. Un accès situé face à la porte du péribole a été repéré. Cette construction, qui renfermait deux sarcophages, a été interprétée comme un caveau funéraire ou un mausolée (Jeannin, 1986, p. 53).

Tout près de l'entrée orientale du péribole, contre le mur à gauche, prend place une construction constituée de deux pièces. Chacune d'entre elles a la forme d'un carré de 6,80 m de côté et présente « une maçonnerie médiocre ». La plus septentrionale possède un sol pavé de dalles rectangulaires, tandis que l'autre présente un sol, garni d'un béton hydraulique (de 0,15 m d'épaisseur), situé à 1 m de profondeur, interprété par C. Duvernoy comme la partie inférieure d'un hypocauste. L'ensemble correspondrait au logement du gardien.

Vers l'entrée occidentale, côté sud, contre le mur se trouve une excavation de 3 m de long par 0,60 m de large et de 0,65 m de profondeur. Elle conservait encore une partie d'un pavement en marbre rose et a été interprétée comme un bassin.

Enfin, C. Duvernoy mentionne brièvement l'existence dans cet espace, de murs en pierres sèches, qui remonteraient à une période antérieure et qui correspondent peut-être à ceux mentionnés sur le plan de la Société d'émulation de Montbéliard.

LE MOBILIER RECUEILLI

Il est évoqué par A. Castan, dans son article de 1882, consacré aux « nouvelles fouilles de Mandeuire » (Castan, 1882, pl. VIII) et dans les articles de C. Duvernoy.

A. Castan répartit en deux zones les découvertes faites par J.-L. Parrot de 1783 à 1785 au Clos du Château. La première zone correspond à l'emplacement de ce qu'il interprète comme un temple à Jupiter et dont on sait aujourd'hui qu'il s'agit de l'emplacement de la fortification du Bas-Empire (Jeannin, 1986, p. 53). Pour ce secteur, il donne la liste du mobilier suivant : deux colonnes cannelées de

0,80 m de diamètre et de 13 m de haut (disparues), et des fragments d'inscription sur marbre :

- *CIL*, XIII, 5410 : *Iov Amm, lue Iov (i) Amm ? (oni) ou Iov(i) [M]a[xi]m[o]* (À Jupiter Ammon ou à Jupiter très grand) ; elle provient de la collection Parrot (aujourd'hui perdue). Cette lecture est remise en cause par M.-T. Raepsaet-Charlier (1999, p. 291, note 102) qui pense que l'inscription est beaucoup trop fragmentaire pour permettre de reconstituer une dédicace à Jupiter Ammon. D'après elle, les lettres peuvent appartenir à de nombreux autres mots, et notamment au nom du dédicant ou bien à l'abréviation de flamine, (comme sur l'inscription *CIL*, XIII, 5415) ;

- *CIL*, XIII, 5411a et b : *Iovi Optimo [Maximo] / ...Vireius Camviat... [et] T(itus) Vireius Iucundu[s]* (À Jupiter très bon, très grand... Virieus Camuiat... (ou Camulatus ?) et Titus Vireius Iucundus), au musée de Montbéliard ;

- *CIL*, XIII, 5419 : ... *Ap(p)iae ?*...

- des fragments de corniche à modillons, dont l'un représente une figure féminine ;

- un chapiteau de colonne et un morceau d'entablement ;

- 145 « barreaux de fer forgé », de 0,42 m de long et 0,05 m d'épaisseur (crochets de scellement ?).

Les autres découvertes ont été faites à l'emplacement de « trois arêtes parallèles de ruines qui sont dans le prolongement du flanc d'aval de l'hémicycle du théâtre », c'est-à-dire de trois murs relevés par F. Morel-Macler. D'après les plans disponibles, il s'agit de l'emplacement du supposé temple (fig. 3). Il dénombre de nombreux fragments de marbre et en particulier du porphyre rouge ou vert, dont le musée de Besançon conserve une cinquantaine de fragments selon Y. Jeannin (inédit) : un chapiteau composite en calcaire, une plaque de marbre blanc avec des traces du mortier d'accrochage, les débris d'une grande grille à rinceaux et à fleurons en bronze, une statuette représentant un animal (une biche) en bronze, deux manches de patère en bronze portant une inscription, deux fragments de marbre appartenant à une même inscription.

Certaines de ces découvertes nous sont parvenues. L'inscription sur plaque de marbre (*CIL*, XIII, 5414) est conservée au musée de Besançon (Frézouls dir., 1988, p. 432-433) : *[praef(ecto) fab]rum.. / [praefe]cto srat[orum ?] / [III viro] locor(um) publicorum / [persequend(orum) ?] trib(uno) militum leg(ionis) VI / ... [de]cur(iono) ?* (À... préfet des ouvriers... préfet des écuyers [?], triumvir pour la conservation des lieux publics [?], tribun militaire de la sixième légion..., décurion). Les fragments de la grande grille à rinceaux et à fleurons en bronze doré se trouvent au musée de

Montbéliard. La statuette en bronze, « figurant une biche » d'après A. Castan, a été étudiée par P. Lebel (1961, p. 48, n° 136) qui l'identifie comme une chèvre couchée. Deux manches de patère portent les inscriptions suivantes :

- *CIL*, XIII, 5412 : *Decantilla / Cobei(a)e/v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)* (À Cobeia, Decantilla s'est acquitté de son vœu de bon gré et à juste titre) ;

- *CIL*, XIII, 5408 : *Deae Bell(oniae) Scantrus Oxtai fil(ius)* (À la déesse Bellona, Scantrus, fils d'Oxtaus) (Walter, 1999).

En 1886, huit lingots métalliques de forme hémisphérique, pesant en tout 940,986 kg sont mis au jour par un particulier, A. Péquignet, à l'intérieur du grand édifice quadrangulaire. Ils proviennent de la fusion de monnaies gauloises et gallo-romaines, et correspondent visiblement aux restes du trésor du temple (Duvernoy, 1886 ; Jeannin, 1986, p. 44 et p. 53).

En outre, C. Duvernoy signale la découverte d'un nombre très important de monnaies : 314 gauloises et 600 romaines (Duvernoy, 1883a et b). Il précise que les monnaies proviennent pour l'essentiel de la partie orientale du complexe, ce qui correspond à l'avant du bâtiment, côté théâtre. De plus, il mentionne près de 300 clochettes (carrées ou rondes) en bronze, ainsi que des éléments de parure (fibules) des « lames de bronze », des fragments de statuettes et d'armes (qu'il qualifie de « barbares ») et de tessons de céramique gauloise. L'illustration graphique est réduite au minimum. Seuls les relevés d'un pilastre de l'enceinte et d'un fragment de corniche ainsi qu'une photographie de quelques clochettes accompagnent cet inventaire. À l'heure actuelle, une grande partie de ce mobilier n'est pas localisée. Par exemple, cinquante-cinq clochettes seulement figurent parmi les collections du musée de Montbéliard.

Un certain nombre de fragments d'architecture encore conservés proviennent de la zone du sanctuaire (Mougin C., 1997, fiches n°s 58, 141, 179-180, 181-183, 221, 227 [?], 228-229, 239, 258).

CHRONOLOGIE

Les données stratigraphiques sont quasi inexistantes. C. Duvernoy indique que les découvertes monétaires s'étalent de l'époque gauloise jusqu'à Honorius. Elles se trouvaient essentiellement entre le « perron du temple » et l'entrée orientale. Les monnaies gauloises et impériales se situent entre 0,80 m et 1,20 m sous la terre arable ; en surface, les monnaies datent essentiellement de l'époque flavienne. D'après Y. Jeannin, le sanctuaire gallo-romain aurait été réaménagé vers le milieu du I^{er} s., à l'époque



Fig. 20 – Fragments de statues et blocs d'architecture trouvés en 1889 (archives : Société d'émulation de Montbéliard ; cliché : C. Tchirakadzé).

claudienne, tandis que l'enceinte ovale aurait été mise en place à une époque postérieure, sans doute contemporaine de la construction du théâtre, sous Domitien.

Il situe au III^e s. l'abandon et la destruction du temple, ce qui ne s'accorde pas pleinement avec la chronologie des monnaies (Jeannin, 1986, p. 56).

L'ENVIRONNEMENT ARCHÉOLOGIQUE DU SANCTUAIRE

Le plan du sanctuaire a été positionné sur le cadastre, dès le XIX^e s. Il apparaît clairement que le sanctuaire peut être mis en relation avec le théâtre, situé 175 m plus à l'est (Jeannin, 1986, p. 54-55). En effet, tous les deux présentent une orientation grossièrement est-ouest et le sanctuaire ouvre à l'est, vers la façade du monument de spectacle. De plus, le grand axe de l'enceinte est à peu près perpendiculaire au théâtre.

Le temple, déjà désaxé par rapport à son péribole, présente un axe de 5° par rapport à celui du théâtre. D'après les calculs effectués par Y. Jeannin, « l'axe du théâtre passe à 5 m au sud de l'angle sud-est du perron du temple », mais l'axe du péribole semble aboutir au centre géométrique de l'hémicycle du théâtre.

Y. Jeannin explique ainsi la chronologie des constructions : en premier lieu le temple, puis le théâtre et enfin le péribole du temple dans l'axe du théâtre.

Au nord-est du sanctuaire, au lieu-dit Champ des Fougères (fig. 3), les fragments de statues en marbre blanc et en calcaire, découvertes en 1889 (Chambrier, 1890), pourraient être en relation avec l'enceinte récemment détectée (fig. 20). Dans son étude, V. Pichot a identifié deux

statues acrolithes, taillées dans le calcaire régional (région d'Audincourt), à l'exception de leurs mains et de leur tête faites en marbre (Pichot, 1995a et b). Elle a pu reconstituer une statue masculine cuirassée, dont la hauteur atteignait 3 m. Il s'agit de Mars, accompagné d'un personnage féminin, très certainement identifiable comme la parèdre indigène du dieu guerrier, Bellone, divinité attestée à Mandeure par deux dédicaces sur un manche de patère provenant des fouilles du grand temple. Ce couple de divinités figure en bonne place dans un autre grand sanctuaire séquane, celui de Villards-d'Héria dans le Jura (Van Andriega, 2006). Les statues trouvées à Mandeure peuvent être datées, par comparaison stylistique, entre la fin du I^{er} s. et le début du II^e s.

COMMENTAIRE

La fonction cultuelle de l'ensemble monumental du Clos du Château a été suggérée pour la première fois par H. Koethe (1933). Celui-ci intègre en effet l'édifice de Mandeure dans son étude consacrée aux temples ronds et à plusieurs pans, en indiquant toutefois que la construction quadrangulaire découverte à l'intérieur de l'enceinte ovale ne correspond pas à un temple mais à une place ouverte, bordée de portiques sur ses longs côtés et précédée à l'est par une esplanade (terrasse).

Par la suite, l'édifice du Clos du Château a été interprété sans hésitation comme un temple gallo-romain, de plan directement inspiré des modèles classiques. Il serait constitué d'un soubassement rectangulaire de 64,80 m par 52,70 m, qui prenait place sur un *podium* incliné, de 2 m de hauteur maximale, auquel on accédait par un escalier. L'édifice, reconstitué comme un temple péristyle, *sine postico*, comporterait une *cella* rectangulaire de 41,60 m par 50 m, bordée sur chacun de ses côtés latéraux d'une sorte de couloir ou de galerie de 3 m de large et précédée d'un espace de 14 m de profondeur, peut-être un *pronaos* (Jeannin, 1986 ; Frézouls dir., 1988).

Ce type d'édifice est bien connu en Gaule romaine. Cependant, l'ensemble de Mandeure apparaît exceptionnel, tout d'abord en raison de ses dimensions mais aussi à cause de sa disposition particulière : un bâtiment quadrangulaire installé dans une enceinte ovale.

En premier lieu, ce sont les dimensions de l'ensemble qui méritent d'être soulignées : une enceinte de 110 m par 70 m, dans laquelle prend place une construction de 64,80 m par 52,70 m. Or, le seul relevé disponible est schématique et lacunaire, et rien ne permet de présumer des dimensions de la construction installée sur les fondations retrouvées. Même

si l'on imagine que le bâtiment cultuel ne couvrirait pas la totalité de la surface disponible et qu'il prenait place sur une esplanade surélevée, entourée d'espaces de circulation, peut-être des portiques, l'ensemble reste monumental. En effet, les édifices inspirés du plan classique connus en Gaule présentent un *podium* qui avoisine en moyenne une trentaine de mètres de long pour une quinzaine de mètres de large (Nîmes et Vienne, par exemple), voire 32 m de long par 19 m de large à Izernore (Ain). Si l'on reconstitue le bâtiment de Mandeuze selon le plan de celui de Vienne, qui constituerait le parallèle le plus proche au vu des maigres indices disponibles, celui-ci apparaîtrait alors avec des dimensions plus de deux fois et demi supérieures. Certes, quelques édifices gallo-romains présentent des tailles supérieures à la moyenne. C'est le cas par exemple du temple d'Apollon Grannus à Grand dans les Vosges : 62 m x 31 m sur un *podium* de 3 m de haut (Bedon, 2001, p. 173-174) ; du grand ensemble cultuel de Javols en Lozère : 74 m x 23 m (Bedon, 2001, p. 176-177) ; de l'aire sacrée de Jublains en Mayenne : 78 m x 74 m, avec un temple de 20,50 m x 25,60 m, sur un *podium* de 30 m de long et 3 m de haut (Bedon, 2001, p. 180) ou encore du grand temple du *forum* de Lyon : 45,20 m x 28 m et temple de 37,80 m x 18 m (Bedon, 2001, p. 205). La dimension des espaces sacrés s'étale de 14 m à 200 m de long, mais les exemples qui dépassent 100 m de long sont peu fréquents (Fauduet, 1993, p. 105). Les enceintes de taille aussi importante comportent généralement des temples à plusieurs *cellae* : on peut citer par exemple Genainville dans le Val-d'Oise (111 m), ou le capitole de Narbonne dans l'Aude (dont le péribole mesure 127 m x 87 m et le soubassement du temple de 48 m x 36 m) ou encore l'ensemble du Vieil-Évreux dans l'Eure (236 m).

La forme de l'enceinte de Mandeuze, que l'on peut identifier au péribole de l'espace sacré, apparaît originale. En effet, elle dessine un polygone composé de 36 pans, de forme allongée, la plus grande dimension se trouvant dans le sens est-ouest. Elle présente donc une forme inédite qui se rattache à la fois à la catégorie des périboles ovales et des périboles polygonaux. En général, les temples qui prennent place à l'intérieur de tels périboles sont également de forme ovale ou polygonale et non pas quadrangulaire comme ici, alors que les exemples de temples circulaires prenant place à l'intérieur de périboles quadrangulaires sont relativement nombreux. On peut donc souligner ici une seconde originalité de l'ensemble de Mandeuze : un édifice quadrangulaire dans une enceinte polygonale.

Une structure comparable est connue à *Vesontio*, antique Besançon, capitale de la cité dont dépendait Mandeuze. Il s'agit du monument appelé Temple circulaire du quartier

Chamars, qui présente une forme circulaire, de 91,40 m de diamètre, constitué de deux murs concentriques espacés de 4,30 m. Il s'agit vraisemblablement d'un sanctuaire, dont le mur double forme le péribole (Bedon, 2001, p. 107). Sa construction est datée du début de l'époque flavienne.

CONCLUSION

Les recherches menées au XIX^e s. sont la seule documentation archéologique disponible à l'heure actuelle. L'interprétation de l'édifice comme sanctuaire ne fait guère de doute, au vu du contexte archéologique et en particulier de la présence subjacente d'un lieu de culte gaulois. En effet, il apparaît clairement que le sanctuaire gallo-romain succède à un lieu de culte gaulois dont l'ancienneté et l'importance sont révélées par le mobilier riche et varié mis au jour au XIX^e s. En revanche, il nous semble imprudent, en l'état actuel des connaissances, de proposer une restitution pour le bâtiment cultuel.

Les comparaisons avec d'autres ensembles cultuels gallo-romains révèlent la diversité des constructions cultuelles gallo-romaines. Certes, l'ensemble cultuel de Mandeuze associe un temple et un théâtre, qui rappelle les systèmes reconnus, dans la cité voisine des Rauriques à Augst, ensemble du Schönbühl (Trunk, 1994) ou encore au Cigognier à Avenches, Suisse (Bridel, 1982). Mais, à l'heure actuelle, il ne semble possible de déterminer ni le plan, ni le nombre de bâtiments construits à l'emplacement du soubassement relevé au XIX^e s. Seules de nouvelles recherches qu'encouragent les résultats des prospections géophysiques menées dans le secteur permettront de faire avancer le dossier.

La monumentalité du sanctuaire témoigne de la romanisation et de l'importance de *Epomanduorum* après la guerre des Gaules. L'ampleur du sanctuaire, à l'image de celle du théâtre, révèle la générosité des riches évergètes d'*Epomanduorum* durant le Haut-Empire qui n'ont pas hésité à couvrir l'agglomération de monuments aux dimensions supérieures à ceux de nombreuses capitales de cités gallo-romaines. Cependant, malgré des constructions aux caractéristiques exceptionnelles, les offrandes retrouvées (en particulier les nombreuses clochettes) conservent un caractère indigène très prononcé et rappellent les rituels observés dans des sanctuaires ruraux de l'est de la Gaule, en particulier chez les Lingons en Côte-d'Or, par exemple à Alésia et Beire-le-Châtel, ou encore aux Sources de la Seine⁹ (Morillot, 1888, pl. IV-VI).

Martine Joly

9. Je remercie infiniment J.-C. Balty, qui a accepté de relire ce texte et de me prodiguer ses conseils, malgré son emploi du temps surchargé.